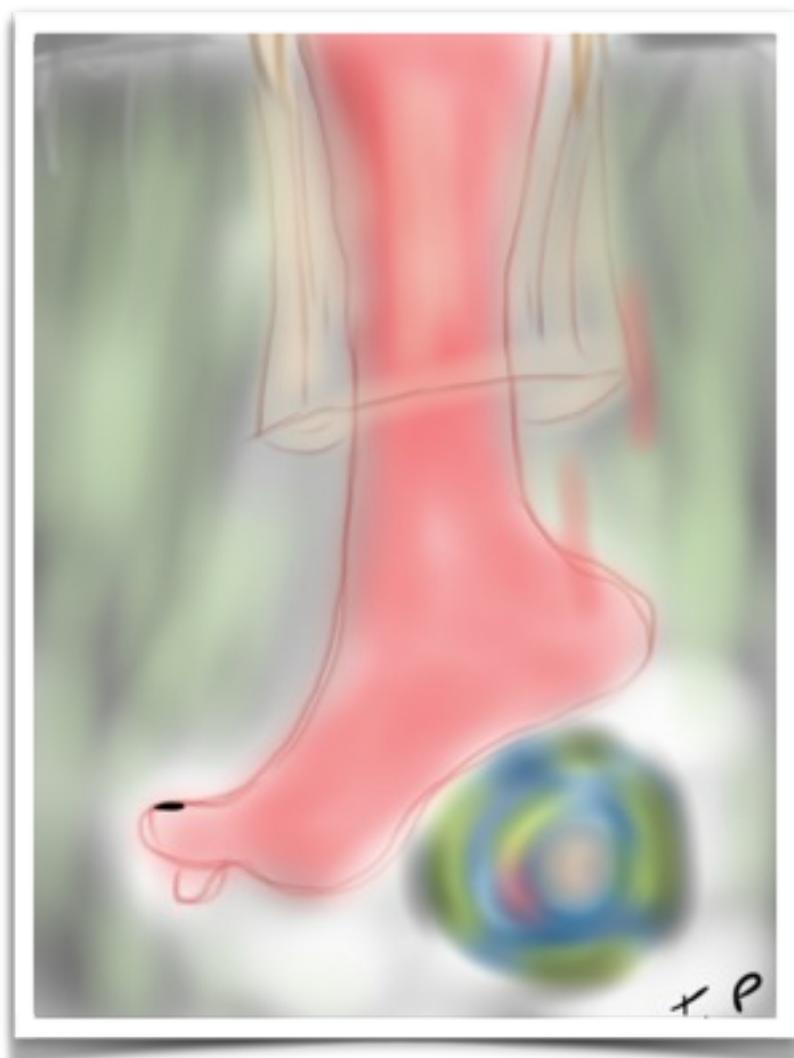


Thierry Piras  
Psychanalyste

*Lettre «Ecrit et Savoir» - n°23- Février 2014*

"**L'autre à soi** » (Première partie)



*"Pied à Terre" - Thierry Piras - 2013 -*

Être au monde s'instaure d'une relation à soi et à l'autre que nous allons tenter de cerner par les concepts de l'être-lui et de l'être-par-lui. Être une partie du monde signifie un être à côté d'un autre être. Il n'est pas vrai que l'homme est un être à côté du monde. Un être-au-monde est un être auprès du monde, et un être dans le monde est un être à côté d'un autre être. Il semble ainsi difficile, voire impossible, de situer l'homme dans un ailleurs au monde et par une extension de sens dans un ailleurs à l'autre. S'identifier, et ce avant de se constituer dans sa relation à l'extérieur suppose une appréhension de ce qui fait son ipséité. Cette mèmeté à soi ne peut se mettre en place que dans une logique de l'altérité et par conséquent d'une présence au monde. Ce terme d'autre n'est pas sans poser questionnement par sa diversité des nominations, tantôt adjetif, tantôt pronom indéfini et tantôt substantif. Sa présence dans la langue, par sa diversité et sa spécificité de sens en fait, comme l'être, un mode opératoire de l'identification du sujet parlant. L'autre ou les autres de par leur fonction sont des faits et des effets de langue. La langue que je parle n'est d'ailleurs pas mienne, elle est celle de l'autre. De cet autre qui me précède et auprès de qui je la découvre et l'a prend, comme un bout de cette mère pour qui sonne le glas du désir. Mais cette langue est autre par le simple fait qu'elle dit l'autre que moi, de par même son emploi. Je parle pour te parler; je parle pour en obtenir quelque chose de l'autre et de ces autres à moi. Cet effet de langue, s'il introduit ce mot ou ces mots autre, ne peut s'inscrire que dans la manifestation de l'être. De l'être de moi ou à moi, et de l'être de cet autre que moi, dont il ne peut y avoir confusion, sauf en terme de désir.

Devenir soi-même ne consiste pas dans l'identité d'un je, mais précisément dans l'être qu'on est déjà. On a à être l'être qu'on est déjà, à savoir que l'être-avec-autrui est une possibilité déjà là qu'on a à être, et l'absence de communication à autrui se fonde sur la possibilité de la communication à autrui. L'autre s'instaure comme fait de langue à n'exister que du seul fait d'altérité. Je ne suis autre que l'autre à moi. Mais je puis aussi devenir autre, au sens non de devenir cet autre extérieur à moi, mais où le terme autre qualifie la nature d'une différenciation. Devenir autre sans pour autant devenir un autre, un autre être, au sens d'un autre individu. Dans ce changement qui fait miroir à l'illusion d'une modification profonde, ce qui est de l'être ne peut se voir ni modifier ni transformer. Ce qui alors peut nous mener à nous questionner sur ce qui serait d'une variation de l'être à la rencontre de l'autre. Mais existe-t-il une situation, un temps où le monde et le temps de l'autre ne soient pas existant pour l'homme et par conséquent pour ce qui de l'être? L'acte de langue fait acte de présence au monde et par conséquent à ce qui est de l'autre, dans l'altérité et dans la spécialité même de l'ipséité. Le "je suis au monde", parle la langue de l'autre, la seule qui existe. D'une langue de l'autre ou à l'autre, par le jeu fantasmatique de la demande et du désir. Ce quasi-monolinguisme,

ma langue n'est pas mienne, elle n'est que celle de l'autre ; tout comme pour lui d'ailleurs, où quand il parle, je suis son autre. Ainsi, si l'être est spécifique à chaque homme et fait la nature d'une ipséité universelle, la notion d'autre est commune sans pour autant être même. Alors si l'autre n'est pas l'autre, de qui ou de quoi parle-t-on? Le comprendre n'est pas comprendre quelque chose qui est là, lequel on aurait compris, dont on dit qu'on l'a compris, mais est toujours un comprendre du monde lui-même, de l'être et de l'existence eux-mêmes. La compréhension est compréhension de l'être, c'est-à-dire que nous sommes toujours déjà dans une compréhension de l'être. Mais d'une compréhension qui ne fait qu'effleurage au savoir, pour poser l'invitation à la limite, celle de l'absolu. Si je ne peux sortir de l'autre, au sens d'en être en relation, en rapport, alors quand je parle de "autre", je ne fais que parler de moi. Non plus seulement que mon fondement soit conditionné, comme être au monde, par le champ des liens qui m'unissent à ce qui est de l'autre, mais par l'état de faire exister l'autre par cette expression de langue. De son côté, l'individu différent de moi n'est donc autre que pour un autre que lui-même.

Il n'y a donc d'autre que par effet de langage à l'altérité. Ce que je suis maintenant change-t-il avec l'autre? Et de cet autre à considérer dans sa réalité, non d'être au monde, mais d'être à moi. Comme il n'y a semble-t-il d'autre que pour l'autre, et non comme une vérité absolue. C'est par le positionnement à l'être qu'il convient de cerner la vérité de l'altérité. L'être-lui et l'être-par-lui, de par la référence à ce pronom, marque la trace d'une tentative d'extériorisation à soi. Il ne s'agit plus de tracer la ligne de fonctionnement en je et autre ou soi et autre, mais de poser comment la tentative d'appréhender l'être, marquée par la volonté d'un dépassement de l'ipséité et de l'altérité. Si l'être-lui semble faire parler l'être, comme apostrophe à un identifiable de l'Homme, l'être-par-lui entoure la référence induite à un autre être, à un individu différent. Si l'autre que moi fait existence comme être au monde spécifique par son ipséité, le substantif autre ne renvoie en fait qu'à une somme d'états du langage dit ou indicible de la part du locuteur. Si l'autre formel appartient uniquement à un fait de langage matérialisant là le fait d'altérité, l'autre individu, l'autre être ne peut que faire existence dans la relation. Cet autre au monde se traduit par l'expression de l'être-par-lui. Comme un autre être-lui s'installant dans le regard de saisine d'un autre être-lui, et ainsi de suite. Le je, peut se dire par l'être-lui, dans une direction vers un même, non comme lui, mais même à lui. L'être-par-lui instaure cette orientation de sens à la relation entre deux êtres. Un être-lui puis un être-lui et encore n+n être-lui, instaurent cette chaîne qui matérialise ce qui est de l'Homme. Si ce concept d'autre ne nous en dit en fin de compte que du je ou du soi, il en traduit alors la pertinence de la vérité-au-monde, qu'est le couple ipséité/altérité. Si autrui est le moi qui n'est pas moi, l'autre

est bien la boucle de moi à moi. Comme être-au-monde, l'autre comme sujet du langage s'inscrit dans un temps double, celui de l'être-lui et celui de l'être-par-lui. C'est le temps du je pour soi et le temps du je au monde, tout en sachant que le premier est de toute façon contenu dans le second. L'autre à soi inscrit la logique d'un discours aux marges d'un absurde que l'inconscient, du refoulé et de refoulement ne saurait renier. Mais le pourrait-il d'ailleurs, sauf à lui prêter une intention métaphysique? Dis Monsieur l'analyste, que fait-on de l'autre dans l'expérience analytique? Ce qui pourrait être un fait de l'autre, n'est qu'un fait de langage, le taire dans les mots dits. À moins qu'ils ne s'agissent des maudits, de tous ces manques et absences qui construisent la structure psychique de l'individu confronté à ses autres. Taire l'autre pour l'analysant, c'est certainement redonner sens à la place de ce qui fait absence à toute nomination de relation entre son je et tous les je qui l'entourent et le captent dans le champ du désir. Bien entendu, il sait et il ne s'en prive pas d'égrener la litanie de tous ses autres à lui. Mais quand il fait nomination, sans d'ailleurs la poser comme telle, de toute altérité, ce n'est en réalité que pour tenter de masquer que ces autres à lui ne sont en fait rien de plus que ses autres, nés de chaînes de représentations, de frustrations, d'impossible à en savoir de ces discours. Alors, la mère, le père ou tout substitut n'incarnent plus la fonction substantif pour l'autre, mais font littéralement office d'attribut à un qualifiant manquant, l'être. Non plus seulement dans une digne suite métaphysique, mais dans l'ancrage à une vérité de l'essentiel à l'homme. Si l'enfer, c'est les autres ( Huis clos de JP Sartre), l'expression autres, serait à prendre ici comme l'expression de tous ces absents au moi qui affectent l'analysant. Il n'est plus question de l'autre comme entité autre au sujet, mais comme autre au sens de non directement accessible au conscient. Il n'est bien entendu pas question de faire dire de la psychanalyse à Sartre. Toute fois, cette expression est passée dans le langage courant, comme pour épargner l'individu d'une véritable inflexion à une quête de ses fondamentaux, en le dirigeant vers une tentative de libération grâce à une "altération" du champ d'application de l'autre. Ainsi, l'autre ne parle pas des individus qui l'entourent, mais de sa fonction logique à la représentation, et au désir. L'autre à soi ne parle pas, et cette absence est masquée le plus souvent par cette première identification qu'est la carence en mots et langages de ceux extérieurs au moi, dans l'espace d'un être-au-monde. Ce ne sont pas tant, les paroles absentes de la mère ou du père qui mènent l'analysant à l'appropriation de son histoire, que le sens qu'il peut donner à cette absence même. L'autre auquel il se confronte, est à la fois l'autre-en-lui et l'autre-par-lui. L'autre-lui fait distance à l'être-lui pour une meilleure maîtrise tout comme l'autre-par-lui intégrerait la reconnaissance de l'être-par-lui. Dans cette invitation à un acte de penser, tant sur l'être que sur l'autre, il est question d'une non focalisation sur l'individu de chair et même de sens. Le questionnement se transporte sur ce qui fait essentiel à l'individu, d'une tentative

de généralisation pour un retour ensuite à toute ipséité spécifique. Si l'être et l'autre ne semblent pas faire acte du au-monde, en recherchant une relative distance au sujet vivant (toute improbable d'ailleurs), ils concourent à un au-delà des mécaniques physiologiques et psychologiques. Ce que nous nommons de l'Homme fait logique à une accroche du sujet par ce qui fait manque, absence et par conséquent ne peut qu'interpeller le psychanalyste...

Au sein d'une praxis psychanalytique, construire un regard sur l'être et sur cet autre si proche, c'est favoriser une certaine lucidité quant à ce qui se joue pour l'individu dans le champ même du « être au monde ». La lecture de ce qui fait symptôme ne s'obscurcit plus alors du trouble apparent, mais organise une nouvelle sémantique à l'Homme. Pour le consultant, il ne s'agit plus de découvrir ce qui va ou ne va pas pour lui, mais bien de ce qu'il est dans tous ses manques à son lui. L'absence et le manque au langage, décelé dans le magister de la libre association, vont dévoiler progressivement les arcanes des fondements à l'Homme. S'il ne s'agit pas d'une distanciation à la psychanalyse classique, il en est toute fois d'une volonté à un éclairage ontologique, qui ne peut que favoriser l'élargissement du fait d'appropriation du « douloureux ». D'une lecture du douloureux, comme identification du rapport de l'individu à son trouble dans son fonctionnement d'être au monde. La douleur, tant physique, qu'émotionnelle donnent à entendre de l'histoire composée ou décomposée de l'individu. Mais le douloureux introduit à une dimension plus spécifique de l'analysant, plus seulement comme sujet, mais sujet de son je et de l'autre à soi. Le travail analytique se porterait alors sous le tenant de l'inconscient et de l'être. L'être, qui sans appartenir directement ni au conscient ni à l'inconscient, fonde ces deux réels, par sa vérité au langage.